

"LE THEATRE CANADIEN"



Le Triomphe de la Croix



Pièce en 5 Actes

par

JULIEN DAOUST

1928



Prix : 25 Cents



EDITIONS EDOUARD GARAND
MONTREAL

Quelques Ouvrages Nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François-
Xavier ou ailleurs.

par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

**"Garanti vous intéresser ou argent
remis".**

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.

par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des **Mélanges Histori-
ques**" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un journal de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 50c. 1 vol.

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevaliers
de Colomb.

"L'homme à la Physionomie
Macabre"

par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"

par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

"Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années."
Voilà ce qu'on peut dire de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations fines qui
égratigne "A Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANCOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

Le Triomphe de la Croix

Pièce en 5 Actes

par

JULIEN DAOUST



PRIX : 25 cSUS

LE THÉÂTRE CANADIEN

Editions Edouard Garand

1423 - 1425 - 1427 rue Sainte-Elisabeth,
Montréal.

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation et de représentation,
réservés pour tous pays.
par Edouard Garand, Editeur.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

Pièce en 5 Actes

par

JULIEN DAOUST

ACTE PREMIER

(Une rue à Rome. — A gauche la maison de Nygidius. Lucius se tient au premier plan, à droite; il regarde ceux qui entrent dans la maison à gauche. Lucius est entré avec les soldats.)

SCÈNE I

LUCIUS, THEOCLES

THEOCLES, (*mis comme un mendiant, entre gauche. Après avoir remarqué l'attitude de Lucius, il se redresse et s'approche de lui*). — Seigneur Lucius, je te salue!

LUCIUS. — Que veux-tu?... Je ne te connais pas.

THEOCLES. — Tout bon romain pourrait t'adresser les mêmes paroles.

LUCIUS. — Vraiment.

THEOCLES. — Tu n'es point de ce pays, que viens-tu faire à Rome! Nul ne le sait, excepté moi qui, depuis ton arrivée, n'ai cessé de t'épier.

LUCIUS, (*tressaillant*). — Ah!... Et que sais-tu?

THEOCLES. — Je sais que nous faisons tous deux le même métier, et... je crois que nous ferions bien de nous entendre.

LUCIUS. — Je ne fais aucun métier. Je suis riche et ne dépends de personne.

THEOCLES. — Oui, Lucius, tu es riche, et tu le seras tant qu'il y aura des chrétiens à dénoncer et des fauves pour les égorger.

LUCIUS. — Ton nom?

THEOCLES. — Théoclès, fils du Préfet de Rome!

LUCIUS. — Toi, fils du Préfet!... Pourquoi cet accoutrement?

THEOCLES. — Parce que moi aussi, je veux avoir de l'or et, comme toi, je cherche

le moyen d'en gagner le plus facilement possible.

LUCIUS. — Comment?

THEOCLES. — En vendant les chrétiens à l'empereur. J'ai donc endossé cet accoutrement afin d'imiter ceux qui entrent dans cette maison...

LUCIUS. — A qui appartient ce logis?

THEOCLES. — Au plus riche patricien de Rome, Nygidius. Mais... n'entre pas là qui veut.

LUCIUS. — Celui qui sait se bien présenter entre partout.

THEOCLES. — Lucius. Tu es plus rusé que le renard, je suis aussi vorace que le loup, si nous nous unissons, pour piller le troupeau des chrétiens, les chances seraient doubles et la toison n'en serait pas moins considérable.

LUCIUS. — Non, Théoclès, nous ne pourrions jamais nous entendre.

THEOCLES. — Pourquoi?

LUCIUS. — Parce que le loup finirait par dévorer le renard, ou le renard par prendre le loup dans un de ses pièges.

THEOCLES. — Je t'ai dit, Lucius, que je t'épiais depuis longtemps.

LUCIUS. — Eh bien?

THEOCLES. — Te souviens-tu que l'empereur un jour rencontra une jeune personne qu'il amena dans son palais?... Pour se venger de Maximien, l'ami de cette femme, armé d'un poignard, pénétra chez l'empereur qu'il aurait certainement tué si le capitaine

Fabricius n'était venu au secours du divin César. Si l'empereur savait que celui qui a voulu le tuer se nomme Lucius...

(*Chant dans la coulisse.*)

LUCIUS. — Pas un mot de plus ici... viens chez moi, ce soir, nous causerons plus à loisir.

THEOCLES. — C'est bien, j'irai. (*Il sort.*)

SCENE II

LUCIUS, MAXIMIEN, le PREFET,
PHILOGAR, PRETORIENS,

Muses, hommes, femmes, enfants
etc.

(*Choeur des Muses.*)

Muse Harmonieuse,
La Lyre Joyeuse,
En des chants nouveaux,
Célèbre en ce jour,
César et les Dieux,
La Gloire et l'Amour.

L'EMPEREUR. — Rome dépose au-
jourd'hui le glaive et le bouclier pour fêter
la victoire que le capitaine Fabricius vient

[de remporter

Maîtresse de la terre et maîtresse de l'onde
La ville impériale a fait trembler le monde
Nos glorieux soldats sont vainqueurs, et par

[eux,

L'Univers est conquis et mon peuple est heu-
[reux,

Je permets aujourd'hui que Rome se repose,
Que la couronne d'or fasse place à la rose.

Que le luth d'Apollon succède au bouclier
Et votre chant joyeux à notre hymne guer-
[rier!

Que tous les conquérants qui nous donnent la
[gloire

S'unissent à ma voix pour chanter la victoire,
Et si de nos transports tous les dieux sont ja-
[loux.

Que la divine Muse apaise leur courroux!

PHYLAGOR. — César!

L'EMPEREUR. — Que veux-tu?

PHYLAGOR. — Nos Divinités approu-
vent nos fêtes. Mais le Dieu des chrétiens les
défend.

L'EMPEREUR. — Qu'en sais-tu?

PHYLAGOR. — Les chrétiens sont des
mystificateurs. Un jour, leur chef, un cer-
tain Christos, changea l'eau en vin et res-
suscita les sept frères Maccabées.

L'EMPEREUR. — Il s'agit des chrétiens
et non des sept frères Maccabées.

PHYLAGOR. — Si je parle des Macca-
bées, c'est pour me rapprocher de Mathu-
salem, père des 14 apôtres.

L'EMPEREUR. — 14? On m'avait dit
douze.

PHYLAGOR. — Ils étaient 14, ou plu-
tôt 15, sans compter le 16 ième qui s'appelait
Nabuchodonosor, et 17 en comptant
Abraham. Ce dernier tua son fils qu'il prit
pour un mouton embroussaillé dans un buis-
son... Pour le punir de ce crime, le Dieu
des Juifs changea Abraham en statue de sel... le terrible Aquilon précipita la statue
dans l'océan... c'est pourquoi, de nos jours,
les mers sont si salées... statua!...
Océanus!... Salus!...

LE PREFET. — Phylagor se moque de
nous.

L'EMPEREUR. — Laissez... ses amu-
santes dissertations me plaisent... Phyla-
gor, revenons à nos moutons.

PHYLAGOR. — A celui des broussailles?

L'EMPEREUR. — Non... à celui qui
se trouve dans le troupeau des chrétiens.

PHYLAGOR. — Alors le mouton dont
nous parlons était un bélier.

L'EMPEREUR. — Qui est ton médecin?

PHYLAGOR. — Hein?

L'EMPEREUR. — Tu es malade.

PHYLAGOR. — Quand je le suis, étant
médecin, je me soigne moi-même.

L'EMPEREUR. — Quel est ton remède?

PHYLAGOR. — L'Abarapus. Anissorum.

L'EMPEREUR. — Anissorum?

PHYLAGOR. — L'anissorum est com-
posé d'une plante qu'on appelle anis et d'une
liqueur spiritueuse qu'on appelle rhum, ce
qui fait "Anis au rhum."

L'EMPEREUR. — Tu t'écartes de ton
sujet.

PHYLAGOR. — J'y reviens! les chré-
tiens se prosternent souvent devant une tête
d'âne, Symbole de leur Dieu.

L'EMPEREUR. — C'est toi que les chré-
tiens adorent?

PHYLAGOR. — Je n'ai pas dit cela.

L'EMPEREUR. — Tu affirmes qu'ils se
prosternent devant une tête d'âne.

PHYLAGOR. — Je ne suis pas un âne.

L'EMPEREUR. — Une partie.

PHYLAGOR. — Quelle partie?

L'EMPEREUR. — La tête.

PHYLAGOR. — Ma tête...? celle d'un
âne?

LE PREFET, (*à l'empereur*). — De profil on dirait d'une licorne.

PHYLAGOR. — Hein?... une licorne?

L'EMPEREUR. — Retournons au Palais nous y attendrons l'arrivée de Fabricius.

(*Sortie.*) Chant...

SCENE III

LUCIUS, le PREFET, CLAUDIUS

LE PREFET. — Salut à mon ami Claudius.

CLAUDIUS, (*de gauche*). — Bonjour mes amis.

LUCIUS. — Quelles nouvelles au Palais?

CLAUDIUS. — Fabricius est aux portes de Rome.

LE PREFET. — Les prétoriens, que je viens de voir passer, vont sans doute à sa rencontre.

CLAUDIUS. — Probablement.

LUCIUS. — Il est donc bien estimé de l'empereur ce capitaine Fabricius. Pour lui faire tant d'honneur, il faut que le divin Maximien le tienne en très haute estime.

CLAUDIUS. — Oui, mon cher Lucius et la nouvelle de son prochain retour a causé une grande joie, non seulement au Palais, mais aussi parmi le peuple qui aime beaucoup Fabricius, et comment en serait-il autrement? ce jeune Tribun a cent fois risqué sa vie au service de la patrie. Le retour de notre jeune héros, qui revient d'Orient où il a combattu au service de l'empereur Dioclétien, remplit tous les cœurs de joie; depuis les plus nobles tribuns jusqu'aux plus humbles serviteurs.

LUCIUS. — Je veux être des premiers à l'en féliciter.

CLAUDIUS. — Chez moi, ce soir, je réunis quelques amis en l'honneur du retour de Fabricius, vous serez les bienvenus. Je vais prier Nygidius de se rendre immédiatement chez moi. (*Il se dirige vers la maison de Nygidius.*)

LUCIUS, (*à part*). — Lui chez Claudius, la fortune est pour moi.

CLAUDIUS. — Viendrez-vous?

LUCIUS. — C'est avec plaisir que j'accepte l'invitation que vous me faites.

CLAUDIUS. — Et vous aussi, Préfet?

LE PREFET. — Comptez sur moi. (*Claudius entre chez Nygidius.*) Je ne voudrais pas être le dernier à souhaiter la bienvenue au capitaine Fabricius. (*Trompette au loin, à*

gauche.) La trompette nous annonce Fabricius. Oui c'est bien lui! Il se dirige de ce côté.

LUCIUS, (*à part*). — L'arrivée de ce soldat ne m'augure rien de bon.

SCENE IV

LES MEMES, NYGIDIUS, CLAUDIUS, puis le PEUPLE, FABRICIUS, etc.

LE PREFET, (*s'approchant de Lucius*). — Eh bien! Lucius, que penses-tu de la jeune patricienne Nygidia?

LUCIUS. — Où est-elle? (*L'apercevant.*) Par les dieux immortels! elle est adorable!...

CLAUDIUS, (*à Nygidius*). — Je dirai à Fabricius que nous l'attendons ce soir, chez moi. Et toi, mon enfant, n'oublie pas que mon fils t'attend avec impatience.

NYGIDIUS. — Dans un instant, je serai chez lui. (*Trompette.*)

SCENE V

LES MEMES, SOLDATS, PEUPLE, puis FABRICIUS

(*Peu à peu la foule envahit la place, les enfants traversent la scène en courant suivis de la musique militaire. Des soldats défilent; Prétoriens et noirs archers... Acclamé par le peuple Pompelius paraît monté sur un cheval blanc. La garde prétorienne ferme la marche.*)

LE PEUPLE. — Vivat Fabricius!

UN HOMME. — Fabricius!... lui seul peut sauver mon petit fils... (*Il se place en travers de la route.*) Brave capitaine! ami de notre Empereur!...

FABRICIUS. — Que désires-tu?

L'HOMME. — Mon enfant que l'on veut jeter en pâture aux lions de l'arène... toi seul peux le sauver.

FABRICIUS. — Quel crime a-t-il commis?

L'HOMME. — Aucun, je le jure.

FABRICIUS. — Ne jure pas. Où l'a-t-on conduit?

SCENE VI

LES MEMES, THEOCLES, UN ENFANT, SOLDATS.

THEOCLES. — Allons, marche ou je te brise le crâne.

L'ENFANT. — Je veux voir mon père avant de mourir. (*Théocles le repousse.*)

L'HOMME. — Mon fils!... (*Il veut aller vers lui. Théocles l'en empêche.*)

FABRICIUS. — Pourquoi vous a-t-on séparé de cet enfant?

THEOCLES. — Parce que ce misérable est chrétien!

FABRICIUS, (*faisant reculer le peuple*). — Comment sais-tu que cet enfant appartient à la religion chrétienne?

THEOCLES. — Il a blasphémé contre nos dieux.

L'HOMME. — Par grâce!... Par pitié!

THEOCLES. — Cesse tes plaintes, tes gémissements. Personne ne peut sauver cet enfant; il est chrétien et il mourra!

FABRICIUS. — Pour parler avec tant d'autorité, qui donc es-tu?

THEOCLES. — Je suis le fils du Préfet de Rome! mon père a été chargé par Maximien de faire exécuter tous les ennemis de nos divins empereurs... et...

FABRICIUS. — Les véritables ennemis de l'empereur sont ceux qui combattent ses armées, convoitent ses Etats et sa couronne. Si ton amitié est vraiment sincère, et ton zèle si grand pour Maximien, que n'armes-tu ton bras pour défendre les uns et protéger l'autre?

THEOCLES. — Chacun son métier, capitaine; vous combattez les ambitieux qui veulent s'emparer par la force des armes; je combats ceux qui essaient de l'empoisonner par de folles croyances.

FABRICIUS. — Théocles, il est plus facile de faire torturer des enfants que de combattre de puissants ennemis.

THEOCLES. — Prends garde, Fabricius, tu viens de prononcer des paroles qui, si puissantes que tu sois, pourraient bien t'envoyer tenir compagnie à ce chien de chrétien!

FABRICIUS. — Si cela devait être jamais, sois assuré Théocles, que je serais plus honoré de sa compagnie que de la tienne.

THEOCLES. — Soldats, conduisez votre prisonnier chez mon père; nous verrons ensuite lequel de nous deux a raison. (*Les soldats traversent la scène avec l'enfant.*)

FABRICIUS. — Arrêtez! Depuis quand cet homme est-il votre capitaine?

THEOCLES. — Ne m'avez-vous pas entendu? Marchez!

FABRICIUS, (*il tend les bras à l'enfant, celui-ci vient s'y jeter*). — Marius, je te confie la garde de cet enfant, tu l'escorteras jusqu'à sa demeure, si l'on tentait de te le ravir, je te commande de le protéger.

MARIUS. — Nous le protégerons, Capitaine.

THEOCLES. — Mon père apprendra comment vous traitez les chrétiens.

FABRICIUS. — Théocles, au-dessus de vous et de votre père il y a l'empereur, qui veut que son peuple soit protégé contre les attentats comme celui que vous venez de commettre.

L'HOMME, (*s'agenouillant et prenant la main de Fabricius*). — Oh! merci! merci! (*Se retournant.*) Encore une fois merci.

FABRICIUS. — Allez!... (*L'homme et l'enfant sortent... la foule remonte, Théocles veut frapper Fabricius de son poignard... Fabricius se retourne et arrête le coup.*)

UN ROMAIN. — Je crois que Théocles a voulu frapper le capitaine... (*Murmures.*) S'il en est ainsi. Théocles ne verra pas le soleil de demain!...

THEOCLES, (*tremblant de frayeur*). — Capitaine, sauvez-moi!...

FABRICIUS. — Je n'ai qu'à le vouloir pour que tu meures.

THEOCLES. — Capitaine... Daignez accepter.

FABRICIUS, (*calme et souriant*). — J'accepte, comme un gage de ton repentir, ce joli poignard que tu veux bien m'offrir... un échange, je te prie d'accepter celui-ci. Un jour, en défendant un camarade l'ennemi me le plongeait dans la poitrine, un peu de mon sang est encore sur cette arme. (*Théocles prend l'arme que lui offre Fabricius.*)

(*Le cortège se remet en marche.*)

SCENE VII

THEOCLES et LUCIUS

LUCIUS. — Si tu avais tué Fabricius, le peuple t'aurait mis en pièces.

THEOCLES. — Pourquoi m'a-t-il humilié devant tous. Moi, le fils du Préfet de Rome. D'ailleurs je n'ai pas pu maîtriser ce mouvement de colère... (*Chant religieux dans la maison de Nygidius.*) Ecoute... c'est un chant religieux, une hymne chrétienne, je crois!

LUCIUS. — Nygidius ne peut appartenir à cette religion.

THEOCLES. — Peut-être.

LUCIUS. — Où vas-tu?

THEOCLES. — M'en assurer.

LUCIUS. — Comment?

THEOCLES. — Aulus qui a abjuré la religion chrétienne me le dira.

LUCIUS. — Quand et où te reverrai-je?

THEOCLES. — Ce soir, chez toi.

LUCIUS. — C'est bien, va. (*Théocles sort.*)

LUCIUS, (*seul*). — Oui, va, vulgaire Théocles! te sentant incapable d'agir seul, tu veux t'associer à moi pour abattre quelques riches proies chrétiennes... et partager ensuite leurs dépouilles. Le loup et le renard as-tu dis?... Crains que le renard ne se change en lion au moment du partage.. (*Chant religieux.*) Quoique ce chant résonne à mon oreille comme une hymne chrétienne, je ne puis croire encore que Nygidius appartienne à cette religion... et pourtant si cela était?... Oh... alors le rêve de ma vie deviendrait une réalité! Nygidius se voyant sur le point de subir la torture et paraître la mort n'hésiterait pas, j'en suis sûr, à me donner ses biens.

SCENE VIII

(*Nygidius sort de chez lui avec quelques mendiants à qui il donne des pièces d'or.*)

UN MENDIANT. — Merci, Nygidius.

SCENE IX

LUCIUS

LUCIUS. — C'est lui... On ne m'avait pas trompé. Il est riche... Trop riche... L'or qui ruisselle de ses mains doit couler dans les miennes, tout mon être frémi en pensant qu'un autre pourrait posséder ce trésor! (*Chant.*) Allons, Lucius, arme-toi de ruse, de mensonge et d'adresse; le moment est venu de frapper un coup qui décidera du bonheur de ta vie! que les dieux immortels me soient favorables!

(*Il lève les bras vers le ciel, le chant devient plus fort comme pour étouffer la prière du païen Lucius.*)

Fin du Premier Acte.

RIDEAU

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

ACTE DEUXIEME

SCENE I

(Un jardin chez Claudius).

CLAUDIUS.— Soyez les bienvenus mes amis.

LUCIUS.— Je ne vois pas Aurelien, aurait-il décidé de ne pas assister à cette fête?

CLAUDIUS.— Nullement, Lucius, mon fils est en ce moment avec Nygidius, ils seront ici dans un instant. Ah! voici le célèbre et savantissime Philagor... Quelle joyeuse fête, je ne vois que des visages heureux, contents.

PHILO.— Heureux et contents, bien dit... la philosophie nous enseigne que pour être heureux il faut être content... et Socrate dit que le devoir, le devoir...

CLAUDIUS.— Le devoir m'appelle ailleurs, mon savant ami.

PHILO.— Moi, je suis de l'avis d'Epicure; Le plaisir est le souverain bien de l'homme, et l'austère Caton.

CLAUDIUS.— Ah! il m'ennuie Caton.

PHILO.— Il m'ennuie aussi, c'est pourquoi je préfère la doctrine d'Epicure.

CLAUDIUS.— Fabricius se fait bien attendre.

LUCIUS.— Le retour de ce soldat nous vaudra la résignation des brillants spectacles que l'empereur nous a promis.

LE PREFET.— Oui, dès que l'on aura rassemblé un nombre suffisant de chrétiens, la fête commencera. Qui pourrait expliquer les mystères qui entourent les chrétiens?

CLAUDIUS.— Notre savant et célèbre philosophe pourrait peut-être nous l'apprendre.

PHILO.— Philosophe et savant! tu ne saurais mieux dire, car on peut être philosophe et ne pas être savant. Mais on ne peut pas être savant et n'être pas philosophe.

CLAUDIUS.— Dieux immortels délivrez-nous de tous les philosophes. Je vais aller voir si mon fils est prêt.

PHILO.— Non, Claudius, ton fils n'est pas prêt à venir, il viendrait.

CLAUDIUS.— Je ne suis pas philosophe, mais le bon sens me dit que mon fils peut s'attarder en chemin.

PHILO.— Noble Claudius, tu désires connaître le mystère qui entoure les chrétiens, je vais l'expliquer, à toi surtout qui méprises les philosophes.

CLAUDIUS.— Je ne méprise personne mais je veux qu'on me laisse la paix.

PHILO.— Alors allez en paix comme disent les chrétiens. (Claudius sort.) Vous tous qui ignorez la doctrine de Christo, approchez je vais vous l'enseigner. La religion chrétienne fut apportée à Rome par deux frères jumeaux nommés Simon et Paul... Le premier mourut dans l'arène, dévoré par un lion. Un gros lion... Tous les soirs, après que le soleil a disparu à l'horizon, les chrétiens se réunissent dans quelque souterrain, et ne se séparent jamais avant de se prosterner devant une tête d'âne, symbole de leur Dieu... alors... (Sort droite, rumeur lointaine.)

SCENE II

CLAUDIUS.— Aujourd'hui le peuple romain n'a qu'une voix pour acclamer Fabricius. Voici mon fils avec Nygidius. (Entrent Aurélien et Nygidius, jeu de scène.)

NYGIDIUS.— Tu ne m'avais pas dit qu'il y aurait des étrangers, celui qui converse avec le Préfet je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu, ici.

AURELIEN.— C'est Lucius, un ami de l'Empereur. (Trompette, entre Fabricius.)

CLAUDIUS.— Sois le bienvenu chez moi, capitaine.

FABRICIUS.— Salut à mon ami Claudius et à tous, salut!

CLAUDIUS.— Nous attendions avec impatience, je commençais à croire que tu ne viendrais pas.

LUCIUS.— Vous arrivez d'Orient, capitaine, l'empereur Diocletien a dû vous parler de moi.

FABRICIUS.— Votre nom?

LUCIUS.— Lucius.

FABRICIUS.— Oui, en effet.

LUCIUS.— Je serais curieux de savoir ce qu'il vous a dit.

FABRICIUS.— Je n'aimerais pas à vous le répéter.

LUCIUS.— Pourquoi?

FABRICIUS. — Ca ne serait pas à votre avantage.

LUCIUS. — Et si j'insistais?

FABRICIUS. — Il vous serait inutile d'insister.

LUCIUS. — Capitaine, je veux que vous me disiez ce que l'empereur Diocletien...

FABRICIUS, (avec ironie). — Je vous en prie, Lucius, n'insistez pas.

LUCIUS. — A vous entendre on pourrait croire que vous me haïssez.

FABRICIUS. — Quelles que soient les raisons qui m'obligent à garder le silence sur ce que vous me demandez, je puis vous affirmer, Lucius, que je ne vous hais pas.

LE PREFET, (à Lucius). — Ne vous faites pas un ennemi de Fabricius.

LUCIUS. — Capitaine, j'espère que nous deviendrons et resterons toujours amis.

FABRICIUS. — Toujours!

LUCIUS. — Vous le jurez?

FABRICIUS. — Oui.

LUCIUS. — Sur le glaive?

FABRICIUS. — Sur ce glaive, je jure de rester votre ami tant que vous-même resterez le mien, mais je jure aussi de défendre les faibles et les opprimés contre les forts et les oppresseurs.

CLAUDIUS. — Très bien capitaine, et vous aussi Lucius, je vous aime tous deux comme si vous étiez mes enfants, et j'aurais été peiné si vous aviez agi autrement.

LUCIUS. — Sois sans crainte, Claudius, les quelques paroles acerbes que je viens d'échanger avec le capitaine seront oubliées au sein des fêtes splendides qui auront lieu en l'honneur du retour de notre ami! Un brave soldat comme vous, Fabricius, doit trouver ses délices dans les fêtes de l'amphithéâtre.

FABRICIUS. — Non, Lucius au contraire, mon cœur s'afflige et mon âme se révolte à la vue de ces horribles spectacles.

LUCIUS. — Le divin Maximien ne serait peut-être pas de votre avis, capitaine.

FABRICIUS. — L'Empereur sait mes sentiments à l'égard de ces spectacles.

LUCIUS. — Vous n'assisterez pas aux fêtes?

FABRICIUS. — Si Maximien l'exige, j'assisterai.

LUCIUS. — Capitaine je suis forcé de vous admirer mais, je dois le dire, je n'approuve pas vos trop généreux sentiments.

FABRICIUS. — Je le regrette, Lucius, et

croyez bien que je vous plains, de tout mon cœur.

LUCIUS, (à part). — Je saurai bien découvrir le défaut de sa cuirasse, alors, malheur à lui.

NYGIDIUS, (à Fabricius). — Oui frère, tous les jours de nouvelles victimes sont offertes en holocauste, et vont recevoir là-haut la couronne des martyrs.

FABRICIUS. — Aurélien?...

NYGIDIUS. — Mon cher cousin abhorre les chrétiens.

CLAUDIUS. — Passons au Triclinium ou nous attend le souper.

SCENE III

AURELIEN. — Fabricius, je désire converser un moment seul à seul avec toi.

FABRICIUS. — Parle.

AURELIEN. — Dis-moi, ce que l'empereur d'Orient t'a dit au sujet de Lucius, cet homme s'introduit, se glisse partout, on ignore qui il est, et d'où il vient, s'il était indigne de nous je refuserais à l'avenir de le recevoir chez moi.

FABRICIUS. — Lucius était autrefois, l'ami, le protégé de Dioclétien, mais ayant encouru la disgrâce de l'empereur, il fut chassé de la cour d'Orient. Il se réfugia à Rome, où il gagna, on ne sait comment, les bonnes grâces et l'amitié de Maximien. On m'a dit que cet étranger est un espion habile, c'est surtout aux chrétiens que s'attaque Lucius.

AURELIEN. — Alors, nous n'avons rien à craindre de cet homme.

FABRICIUS. — Contre toi, Lucius ne peut rien puisque tu n'es pas chrétien! Mais craignons qu'un jour ce misérable ne fasse trancher la tête de ton noble cousin...

AURELIEN. — Nygidius n'est pas chrétien.

FABRICIUS. — Si...

AURELIEN. — Ah! Fabricius! Qu'oses-tu dire?

FABRICIUS. — La vérité!

AURELIEN. — Nygidius n'est pas un de ces vils sectaires. Il ne peut pas être l'ami de ces misérables criminels, que l'on emprisonne, fouette, torture, et qui meurent sous la hache du licteur, ou sous la dent des fauves!

FABRICIUS. — Comment les chrétiens ont-ils mérité ces terribles châtiments?

AURELIEN. — En se révoltant contre nos divinités, d'ailleurs nos lois, même nos dieux les condamnent!

FABRICIUS. — Les lois qui permettent le vol, le meurtre et les licences d'une société corrompue, peuvent-elles condamner justement ces héros qui meurent pour leur Dieu qui est le seul vrai. Quand à vos dieux de bois, de bronze ou d'or, ils ne valent pas plus que ceux qui les ont inventés.

AURELIEN. — Tu as dit : vos dieux, alors toi ?

FABRICIUS. — Moi ! Je suis chrétien !

AURELIEN. — Vous, non... non... c'est impossible vous n'êtes pas chrétien !

FABRICIUS. — Je le suis.

AURELIEN. — Alors je comprends tout si Nygidius est chrétien c'est à cause de toi qu'il l'est devenu... Tu t'es introduit dans sa demeure, tu t'es glissé dans son cœur comme le serpent sous une fleur et tu as empoisonné la vie de cet enfant. Il ne te reste plus qu'à livrer sa tête au licteur et ton œuvre de mort sera complète.

FABRICIUS. — Aurélien.

AURELIEN. — Et tu viens me dire : prenez garde, Lucius peut faire tomber sa tête, de douleur, mais ce malheur arrivait jamais, Lucius fut-il le dénonciateur de Nygidius, ce n'est pas à lui, mais à toi, Pompelius Fabricius, que je demanderai compte de ce meurtre épouvantable et le Dieu des chrétiens qui permet...

FABRICIUS. — Ne blasphème pas, le nom de Celui qui a droit à tout notre amour.

AURELIEN. — De qui parles-tu ?

FABRICIUS. — De Celui qui répand sa lumière sur les bons et les méchants, notre Sauveur : le Christ !

AURELIEN. — Le Christ... Capitaine allez rejoindre vos amis, je suis un peu souffrant et je désire être seul.

FABRICIUS. — Mes amis ne me verront pas ce soir.

AURELIEN. — Vous partez.

FABRICIUS. — Oui.

AURELIEN. — Quand te reverrai-je ?

FABRICIUS. — Quand il plaira à Dieu de faire pénétrer en toi les lumières de la foi en inondant ton âme d'une vérité qui te fera chrétien.

AURELIEN. — Mais, Nygidius ?

FABRICIUS. — Quand l'heure du danger sonnera je serai près de lui. (*Fausse sortie.*)

AURELIEN. — Fabricius et Nygidius sont chrétiens. Oh ! l'épouvantable révélation ! "Lorsqu'il plaira à Dieu de faire pénétrer en toi les lumières de la foi en inondant

ton âme d'une vérité qui te fera chrétien !" Ces paroles ont jeté dans mon âme l'effroi de la mort ! j'ai peur de ce Dieu qui, pour les chrétiens, est mort sur le calvaire, la crainte et le doute s'emparent de mon âme, qui me guérira ? Je souffre, qui me consolera ?...

FABRICIUS. — Celui qui a dit "Vous qui souffrez, venez à moi et vous serez guéris" (*Il sort vivement.*)

SCENE IV

THEOCLES, (*entrant*). — Lucius... Lucius...

LUCIUS. — Ne t'avais-je pas dit de m'attendre chez moi ?

THEOCLES. — Oui ! mais je n'ai pas su vaincre mon impatience. Réjouis-toi Lucius, nous posséderons bientôt l'une des plus grandes fortunes de Rome.

LUCIUS. — Explique-toi... .

THEOCLES. — Nygidius est chrétien.

LUCIUS. — Nygidius chrétien, comment sais-tu cela ?

THEOCLES. — Aulus me l'a assuré.

LUCIUS. — Et que veux-tu faire ?

THEOCLES. — Conduire Nygidius à la prison Mamertine.

LUCIUS. — L'ordre pour cela.

THEOCLES. — Mon père me l'a donné... J'ai tout prévu, les prétoriens attendent à la porte du jardin.

LUCIUS. — On vient... va, je te rejoins bientôt.

THEOCLES. — Hâte-toi. (*Il sort.*)

LUCIUS. — Théocles est plus rusé, que je ne croyais. Il a su décider le Préfet à signer l'ordre d'emmener... Pour être seul à hériter, il s'est fait seul dénonciateur. Bien joué... mais la partie est à peine commencée.

SCENE V

LUCIUS. — Ton parent est sans doute avec le capitaine. Puisque nous avons le loisir de converser un moment, causons, veux-tu ?

NYGIDIUS. — Non, Lucius, Aurelien m'attend... et... (*Fausse sortie.*)

LUCIUS. — Je sais maintenant à quelle religion, tu appartiens ; je n'ai qu'un mot à dire pour que tu meures ! cependant si tu veux me donner tes biens, je garderai le silence et tu seras libre de professer en secret la foi chrétienne.

SCENE VI

AURELIEN, (*qui est entré sur les derniers mots de Lucius*). — Lucius... retirez-vous à l'instant.

LUCIUS. — Permettez-moi de...

AURELIEN. — Pas un mot de plus, sortez!

LUCIUS. — Orgueilleux romain, je saurai bien me venger de cet outrage.

SCENE VII

AURELIEN. — Nygidius, il te faut quitter Rome ce soir, à l'instant! fuis, de crainte que Lucius ne revienne escorté de prétoriens qui te conduiraient en prison, allez dire à Fabricius qu'un grand danger menace Nygidia.

SCENE VIII

VOIX DANS LA COULISSE. — Claudius... où est Claudius?

PHILO. — Claudius!... Claudius...

CLAUDIUS. — Me voici, mes amis, Philo est un peu gris.

PHILO. — Je suis gris et je vois tout en rose.

CLAUDIUS. — Qui doit chanter l'hymne que tu as composé en l'honneur de César, chant et choeur? (*Les soldats entrent.*)

SCENE IX

AURELIEN. — Ah!... Lucius se venge!

CLAUDIUS. — Que venez-vous faire ici? que voulez-vous?

SOLDAT. — Conduire Nygidius à la prison Mamertine.

CLAUDIUS. — Qui vous a donné cet ordre?

SOLDAT. — Le Préfet.

CLAUDIUS. — Personne, pas même le Préfet, n'a le droit de violé ma demeure. Je suis Claudius, l'un des plus anciens patriciens de Rome! Mon parent est ici chez moi, et il y restera! demain je conduirai moi-même Nygidius chez l'Empereur, ainsi retirez-vous.

SOLDAT. — L'ordre est formel, je dois obéir.

CLAUDIUS, (*s'armant de son glaive*). — Arrière vous dis-je!

NYGIDIUS. — Soldat, je vous suivrai.

SOLDAT. — Partons. (*Remontant.*)

CLAUDIUS. — Non! je ne le permettrai pas! (*Combat, Claudius tombe.*)

AURELIEN. — Mon père!

(*Fabricius paraît et protège Nygidius contre Lucius.*)

LUCIUS. — Fabricius, ta tête sera le prix de ton audace et ton coeur, je l'arracherai de ta poitrine palpitante, encore, avec mes dents et mes ongles.

FABRICIUS. — Lucius, quand ma tête tombera, la tienne ne sera plus sur tes épaules!

Fin du Deuxième Acte.

R I D E A U .

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

ACTE TROISIEME

(Une vaste salle dans le Palais de Maximien. Les murs sont en marbre blanc ainsi que le trône. Deux soldats venant chacun d'un côté opposé se rencontrent au milieu de la scène.)

SCENE I

MARIUS... UN SOLDAT

MARIUS. — Je viens d'apprendre une nouvelle qui va te broyer le cœur.

UN SOLDAT. — Qu'est-il arrivé?

MARIUS. — Nygidius a été conduit en prison.

UN SOLDAT. — Je croyais que Fabricius l'avait protégé.

MARIUS. — Oui, chez Claudius, mais à peine Nygidius était-il entré chez lui que Lucius le faisait arrêter à nouveau.

LE SOLDAT. — C'est moi qui suis de garde à la prison Mamertine, ce soir, je veillerai sur lui, mais il faudrait prévenir le capitaine.

MARIUS. — Je l'ai prévenu. (*Trompette.*) Attention... voici l'Empereur.

SCENE II

LES MEMES, L'EMPEREUR, LE PREFET, LUCIUS, PHYLAGOR, LE GARDIEN, ETC.

(*L'Empereur, escorté du Préfet de Rome, des officiers de sa Cour et de quelques savants et philosophes, entre en scène. Arrivé vers le milieu du théâtre, il s'arrête et regarde à gauche et à droite comme pour voir s'il est bien gardé, rassuré par cet examen il gravit les marches du trône.*)

TOUS. — Vive Maximien!

L'EMPEREUR, (*il s'assied et après un temps.*) — Je ne vois pas Fabricius. (*Un temps.*) Marius! (*Le soldat vient près du trône.*) Où est Fabricius?

MARIUS. — César, le capitaine est chez lui, il attend sans doute les ordres de son empereur.

L'EMPEREUR. — Je ne l'ai pas encore vu aujourd'hui, lui qui, d'habitude, vient chaque matin me présenter ses hommages, Pompéius serait-il souffrant.

MARIUS. — Oui, César.

L'EMPEREUR, (*hypocrite attendri.*) — Fabricius est un bon soldat et un brave

officier; je l'aime bien, il est mon meilleur ami, Marius, va saluer ton capitaine de la part de son empereur.

MARIUS. — Oui, César... (*Il salue et sort, fond.*)

SCENE III

LES MEMES, MOINS MARIUS.

L'EMPEREUR. — Fabricius n'a jamais fait de mal à personne, pourquoi les dieux le font-ils souffrir?

LUCIUS. — Divin Maximien, les chrétiens ne sont peut-être pas étrangers à la douleur du jeune tribun.

L'EMPEREUR. — Je vous ai tous réunis aujourd'hui, afin de prendre les mesures nécessaires pour exterminer cette vile secte. Préfet, nous vous entendrons le premier.

LE PREFET. — César, depuis quelques temps de terribles fléaux se sont abattus sur ton peuple, nous avons consulté les oracles qui ont affirmé que les chrétiens sont la cause de tous les malheurs qui nous frappent, ayant, par leur maléfice, attiré sur toi et ton empire la colère des dieux.

L'EMPEREUR. — Par Jupiter! Je veux d'un seul coup écraser tous ces chrétiens mais quels moyens les oracles nous conseillent-ils de prendre pour reconquérir la faveur de nos divinités?

LE PREFET. — L'extermination de l'odieuse secte des Nazaréens.

L'EMPEREUR. — Je voudrais que le peuple chrétien n'eût qu'une seule tête pour la pouvoir trancher d'un seul coup!

LE PREFET. — Oui, Divin Maximien, car leur nombre va sans cesse augmentant et il est à craindre que, dans un avenir très rapproché, ils ne soient assez puissants pour nous massacrer tous après avoir renversé le grand Empire Romain.

L'EMPEREUR. — Les chrétiens s'emparer de mon trône! Je saurai bien les en empêcher, en les faisant tous massacrer par mes licteurs et mes fauves... Je purgerai mon

empire de cette canaille dangereuse, j'effacerai de la surface de la terre jusqu'au nom même des chrétiens. Préfet, prépare tes instruments, l'oeuvre des tortures va commencer; arrête, emprisonne et tue tous les sectateurs de Christos. Si tu ne suffis pas, mes lions et mes tigres nous débarrasseront de cette race infernale!

SOLDAT. (*entrant et faisant le salut romain*). — César!

L'EMPEREUR. — Que veux-tu?

SOLDAT. — Un jeune patricien sollicite l'honneur de parler à l'empereur!

L'EMPEREUR. — Son nom?

SOLDAT. — Aurélien, fils de Claudius.

L'EMPEREUR. — Claudius est un des plus anciens patriciens de Rome. Qu'il vienne.

SCENE IV

LES MEMES, AURELIEN

AURELIEN. — César!... (*Ce mot est dit dans un sanglot.*)

L'EMPEREUR. — Pourquoi ces pleurs? quelle douleur t'afflige.

AURELIEN. — Divin Maximien, mon père est mort.

L'EMPEREUR. — Claudius!... Mort!... je le regrette, mais je n'ai pas que je sache le pouvoir de le ramener à la vie.

AURELIEN. — Divin César, ce n'est pas pour t'entretenir de la douleur que me cause la perte de mon père que je suis venu, mais bien pour vous supplier humblement d'arracher des mains de ses bourreaux mon cousin Nygidius que l'on a brutalement arrêté et jeté dans une des prisons de la ville.

EMPEREUR. — Pour avoir mérité la prison, ton parent a dû commettre quelque faute, un crime peut-être.

AURELIEN. — Si Nygidius avait voulu commettre une faute, il ne serait pas aujourd'hui dans un cachot où la mort l'attend.

EMPEREUR. — La mort... de quoi l'accuse-t-on?

LUCIUS. — César, Nygidius n'est qu'un vil chrétien.

L'EMPEREUR. — Chrétien?...

LUCIUS. — Oui, C'est en le protégeant, en combattant contre tes prétoriens que Claudius a trouvé la mort. Quiconque protège les chrétiens, trahit son Empereur.

AURELIEN. — Puissant Maximien, ne permet pas à ce barbare d'insulter à la douleur de tes fidèles sujets. Mon père t'ai-

mais bien; il me parlait souvent de toi, de ta générosité envers ceux qui, comme moi, viennent solliciter l'appui de ta supérieure justice.

L'EMPEREUR. — Ton père avait raison, noble Aurélien. Mon pauvre Claudius, je l'aimais bien; il était pour moi un bon conseiller, un véritable ami. Lorsque les sombres nuages de l'ennui venaient troubler mon esprit malade, il les dispersait aussi facilement que le vent dissipe les nuages qui planent dans les airs. Oui, je l'aimais bien! Maintenant, il est mort et je ne le verrai plus.

AURELIEN. — S'il vivait encore, lui, ton bon conseiller, ton ami comme tu veux bien l'appeler, il te supplierait d'exaucer ma prière; César, par grâce, par pitié, rendez-moi Nygidius!

LUCIUS, (*voyant que l'empereur hésite*). — César, les chrétiens veulent usurper ta couronne.

L'EMPEREUR. — C'est vrai, je l'avais oublié, pendant que je m'attendris sur le malheur des autres, les chrétiens tendent les bras pour s'emparer de mon trône!

LUCIUS. — Après avoir renversé le grand Empire Romain.

L'EMPEREUR, (*avec sincérité*). — Si ton parent est chrétien, je ne puis rien pour lui.

AURELIEN. — César, je ne sais pas si Nygidius appartient à cette religion, mais je sais, j'affirme que voilà l'homme le plus lâche et le plus vil que la terre ait jamais porté; il s'est fait le dénonciateur de Nygidius pour se venger de ce qu'il avait refusé de lui donner ses biens.

LUCIUS, (*avec force*). — Mensonge!

AURELIEN. — Je l'ai vu! Je l'ai entendu! Pour un peu d'or il promettait de garder le silence et de laisser Nygidius pratiquer secrètement la religion chrétienne, au mépris même des ordres de l'empereur!

L'EMPEREUR, (*d'une voix terrible*). — Lucius!...

LUCIUS. — César, crois moi, il ment!

AURELIEN. — Je dis la vérité. Alors je l'ai chassé de chez moi et c'est pour se venger qu'il fit arrêter Nygidius qui maintenant languit dans un cachot, et il mourra, César, si tu ne l'arraches pas des griffes de ce monstre, il mourra pour avoir été juste et vertueux.

L'EMPEREUR. — Toi même, serais-tu chrétien?

AURELIEN. — Non, César, mais si je

devais juger les dieux païens par Lucius et le Dieu des chrétiens par Nygidius, je crois que je finirais par embrasser cette religion qui donne tant de charmes et de vertu à ceux qui la professent.

L'EMPEREUR. — En vérité!.. Et c'est devant l'empereur du monde, en présence du divin Maximien, que tu oses proclamer les vertus du Dieu des chrétiens. Mais, j'y pense, si Nygidius, ton parent, ton ami, ton frère, est chrétien, tu dois l'être aussi. Par Jupiter, je te trouve bien audacieux de venir ici chez moi, dans mon palais, implorer la grâce d'un traître qui a osé désobéir aux édits impériaux. Il ne te reste plus qu'à nier la divinité des Césars et à blasphémer contre nos dieux!.. Mais avant que cela soit, je te ferai arracher la langue.

AURELIEN. — Divin Maximien, je crois te l'avoir déjà dit, je ne suis pas chrétien mais...

LUCIUS. — Mais il le deviendra.

AURELIEN. — Oh! mon empereur! ne crois pas cet homme; je le répète; je ne suis pas chrétien, je rends hommage au génie de ta divinité. La mort de mon père a été pour moi un coup terrible. Je m'y attendais si peu hier encore, il était avec moi, plein de vie et de santé, aujourd'hui il n'est plus et je suis seul pour pleurer sa perte. C'est pourquoi, généreux Maximien, je viens te supplier de me rendre Nygidius. O César... tu ne permettras pas que deux si grands malheurs me frappent en un seul jour. La mort d'un père et l'assassinat d'un frère. (*Il tombe sur les marches du trône.*)

L'EMPEREUR, (*quelque peu attendri*). — Non, certes, je ne le permettrai pas.

AURELIEN, (*à part et relevant doucement la tête*). — Dieu des chrétiens, viens à mon secours et je croirai en toi!

LUCIUS, (*à part*). — Si l'empereur cède, tout est perdu pour moi.

L'EMPEREUR. — Cependant qu'en pense Lucius? ?

LUCIUS. — Je pense, César, que les chrétiens deviendront assez puissants pour renverser ton trône et s'emparer de ta couronne.

L'EMPEREUR. — Oui, si je les laisse vivre assez longtemps pour cela, mais je les ferai tous exterminer.

AURELIEN. — Ah!...

L'EMPEREUR. — Aurélien, votre parent est chrétien, il mourra! Lucius, tu veilleras à l'exécution de cette ordre.

LUCIUS. — Oui César... (*Il parle bas à l'empereur.*)

AURELIEN, (*à demi couché*). — Toi qui pour nous est mort sur le calvaire, je crois en toi, mais viens à mon secours.

L'EMPEREUR, (*riant à Lucius*). — En vérité!

LUCIUS. — Oui César, Nygidius est le plus riche patricien de Rome.

L'EMPEREUR. — Qu'on l'amène devant moi... (*Un soldat obéit.*) Vous pouvez vous retirez.

AURELIEN. — Puissant Maximien?...

L'EMPEREUR. — Allez!.. (*Il cause bas avec Lucius.*)

AURELIEN. — Ah! Je devine leur odieux dessein... et personne... personne pour le défendre. (*Fabricius entre.*) Ah! Fabricius!

SCENE V

LES MEMES, FABRICIUS

FABRICIUS, (*bas à Aurélien*). — Qu'à décidé l'empereur au sujet de Nygidius?

AURELIEN. — La mort et peut-être...

FABRICIUS. — Peut-être?

AURELIEN. — Ah! Fabricius, protège-le!...

FABRICIUS. — Allez. L'Empereur m'a vu. (*Aurélien s'éloigne lentement.*)

SCENE VI

LES MEMES moins AURELIEN

FABRICIUS. — César, je te salue!

L'EMPEREUR. — Ha! Fabricius! Marius m'a dit que tu étais souffrant, j'aurais cependant désiré que tu fusses présent dès le commencement de cette réunion. Nous avons délibéré sur les mesures à prendre pour protéger l'Empire contre de dangereux ennemis qui veulent renverser mon trône et usurper ma couronne, je compte sur toi, Pompeilius, pour combattre et anéantir tous ces misérables séditieux.

FABRICIUS. — S'il existe des gens assez audacieux pour vouloir renverser l'Empire et prendre ta place, désigne-les moi, César, et je serai le premier à combattre et à mourir pour toi.

L'EMPEREUR. — Bien dit, capitaine, tes paroles raniment mon courage, ta présence raffermi mon trône. Ton nom seul suffit pour épouvanter l'ennemi, Fabricius viens plus près de moi... Tu es le plus brave de mes officiers; je le disais encore il n'y a

qu'un instant, ton bras est de fer mais ton cœur est d'or; tu combats comme un lion, cependant tu pardonnes comme une femme. Je t'admire dans la lutte, mais je blâme ta clémence. Devant un ennemi puissant tu es invulnérable, mais lorsqu'il s'agit d'un vieillard, d'une femme ou d'un enfant ton bras se refuse à frapper.

FABRICIUS. — César, si j'étais assez lâche pour frapper un être faible je ne serais pas assez brave pour combattre un ennemi puissant!

L'EMPEREUR. — Ainsi tu dédaignerais de frapper un être plus faible que toi?

FABRICIUS. — Oui, César.

L'EMPEREUR. — Cependant si tu voyais un petit serpent, dont le venin est un poison prêt à s'élançer sur toi, que ferais-tu?

FABRICIUS. — Je lui écraserais la tête.

L'EMPEREUR. — Ah! pourtant, ce serpent serait un être faible.

FABRICIUS. — La vipère est forte par son poison qui tue.

L'EMPEREUR. — Eh bien, l'ennemi dont je parle est un monstre qui se glisse et rampe comme un serpent... Il n'a pas encore la force de frapper mais le jour où il lui sera permis de mordre l'Empire son venin empoisonnera le monde et détruira l'univers.

FABRICIUS. — Mais quel est donc cet ennemi terrible?

L'EMPEREUR. — Le Christianisme.

FABRICIUS, (à part). — Dieu.

L'EMPEREUR. — Voilà l'ennemi que je te commande d'abattre; je compte sur toi pour anéantir cette vile secte. Et, pour me prouver que ton cœur aussi bien que ton bras est de fer, tu frapperas aujourd'hui et devant moi, un de ces chrétiens.

FABRICIUS. — Aujourd'hui, César?

L'EMPEREUR. — Dans un instant une de ces créatures paraîtra devant moi, je la condamnerai et tu la frapperas.

SOLDAT, (entrant). — César, le prisonnier est là.

L'EMPEREUR. — Qu'on l'amène devant moi.

SCENE VII

LES MEMES plus NYGIDIUS

L'EMPEREUR. — Qui es-tu?

NYGIDIUS. — Je suis chrétien par la grâce de Dieu!

L'EMPEREUR. — Qui est le Dieu des chrétiens?

NYGIDIUS. — Si tu étais digne de le connaître tu saurais qui il est!

L'EMPEREUR. — Souviens-toi que je suis le maître de ta vie!

NYGIDIUS. — Je n'ai qu'un seul maître et ce maître n'est pas toi!

L'EMPEREUR. — Tu mens!.. Je te commande de dire la vérité.

NYGIDIUS. — Je t'obéirai, César, mais si tu me commandais de mentir je ne t'obéirais pas.

L'EMPEREUR. — Que l'on frappe cet insolent pour punir son audace.

LUCIUS. — Oui, César. (Il s'avance pour le frapper. Pompélius se place devant le jeune homme.)

FABRICIUS. — Lucius, restez à votre place.

L'EMPEREUR. — Que prétends-tu?

FABRICIUS. — César, tu as dit: "Je le condamnerai et tu le frapperas." à toi de le condamner, à moi de le frapper.

L'EMPEREUR. — Fabricius, souviens toi de mes paroles.

FABRICIUS. — Tu vois, César, que je ne les oublies pas.

L'EMPEREUR, (à Nygidius). — Dis-moi où se cachent tes pareils et ton Dieu.

NYGIDIUS. — Dieu ne se cache pas; si ceux qui le représentent sur la terre ne se montrent pas à toi, c'est que tu n'es pas digne de les voir.

L'EMPEREUR. — C'est qu'ils tremblent devant mon pouvoir; ils se cachent te dis-je!

NYGIDIUS. — Le sombre nuage qui voile un instant la lumière du soleil peut-il se vanter que le soleil se cache?

L'EMPEREUR. — Parle mieux ou je t'apprendrai à me mieux connaître et à me craindre.

NYGIDIUS. — Je te connais bien César, mais je ne te crains pas.

L'EMPEREUR. — Si tu me connais si bien dis moi qui je suis?

NYGIDIUS. — Tu es le sombre nuage qui, pour un instant, voile la lumière du ciel.

L'EMPEREUR. — Il a blasphémé contre moi; conduisez-le aux portes de la ville et qu'on lui tranche la tête.

LUCIUS. — Oui César. (Il s'avance vers Nygidius.)

FABRICIUS, (se plaçant devant Nygidius). — Lucius, restez à votre place. Puissant Maximien, mieux que personne, tu sais que cet enfant est innocent. Pitié, César, et grâce pour lui!

L'EMPEREUR. — Prends garde Fabricius! car malgré l'amitié que j'ai pour toi, tu sais que je n'hésiterais pas à donner la mort à quiconque oserait défendre les ennemis de l'Empire.

FABRICIUS. — Les chrétiens ne sont pas les ennemis de l'empire.

L'EMPEREUR. — Fabricius!

FABRICIUS. — Non, César! S'il te faut une preuve de ce que j'affirme, ouvre tes prisons, enlève les entraves et brise les chaînes qui retiennent les chrétiens prisonniers, donne leur la liberté et des armes, dis leur de te défendre, et tous ces héros, qui ont déjà versé la moitié de leur sang pour Dieu, verseront l'autre moitié pour toi.

L'EMPEREUR. — Que dis-tu misérable?

FABRICIUS. — Je dis, César, qu'il est odieux de prétendre que cette enfant est un danger pour ton empire; je dis que le serpent qui se glisse, rampe, mord, empoisonne et tue, n'est pas le christianisme, mais bien cette masse immonde d'infâmes adulateurs dont la langue est plus dangereuse que le venin de la vipère. Tu parlais de reptiles, regarde autour de toi, vois la figure hypocrite de ce serpent humain dont la bave empoisonne ton règne, enfin, je dis, César, que mon épée qui n'a jamais frappé que pour te protéger et te défendre, ne se souillera pas du meurtre de cette enfant. Une race infâme menace la tienne, dis-tu. Regarde bien, César, vois le masque hypocrite du sanguinaire Lucius; ce n'est pas les chrétiens, c'est ce barbare qui menace ton empire.

L'EMPEREUR. — Pompelius, j'ignorais que tu fusses le défenseur des chrétiens, mais puisqu'il en est ainsi, je te condamne à mourir aujourd'hui. Lucius, tu veilleras à l'exécution de ce soldat.

LUCIUS. — Oui, César.

L'EMPEREUR. — Pompelius-Fabricius, tu vas mourir!

FABRICIUS. — Oui, je vais mourir pour t'avoir trop bien servi. As-tu donc oublié, César, qu'un soir, à la faveur de la nuit, un homme s'étant glissé dans ton Palais, allait te frapper, peut-être à mort, si je ne m'étais placé entre toi et l'agresseur qui me planta son arme dans la poitrine.

L'EMPEREUR. — Non! Je ne l'ai pas oublié, mais alors tu étais un bon soldat et un brave officier.

FABRICIUS. — J'étais alors ce que je suis aujourd'hui; un soldat qui donnerait sa vie pour toi s'il le fallait.

L'EMPEREUR. — Je te pardonnerai si tu veux te charger de l'exécution de ce chrétien.

FABRICIUS. — Jamais!

L'EMPEREUR. — Mais pourquoi?

FABRICIUS. — Parce que, moi aussi, je suis chrétien!

L'EMPEREUR. — Chrétien! toi?... Ah! je comprends pourquoi tu les défendais si bien. Soldats, emparez-vous de votre capitale. (*Deux soldats s'emparent de Pompelius.*) Je te ferai payer ta lâche trahison, je t'infligerai des tortures comme jamais chien de chrétien n'en a endurées... Au cachot ces deux chrétiens!

LUCIUS. — Enfin. (*Il s'approche de Nygidius. Fabricius, repoussant les deux soldats qui le retiennent, s'élance sur Lucius qu'il envoie rouler au pied du trône.*)

FABRICIUS, (*brandissant son glaive*). — Je suis chrétien! mais si vous tenez à la vie, ne m'approchez pas! arrière, soldats!... mon épée qui vous a toujours conduits dans le chemin de l'honneur et à la victoire, vous conduira dans la tombe!...

TOUS. — A mort! (*Cinq ou six soldats combattent Fabricius qui les désarment et les met en fuite. Les soldats sortent pêle-mêle, Lucius qui a ramassé une épée s'élance pour frapper Fabricius, celui-ci le terrasse et lève son glaive pour le frapper.*)

NYGIDIUS, (*s'approchant des deux hommes*). — Frère, ne souille pas ton arme du sang de nos bourreaux: "Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée" a dit le Seigneur. (*A la voix de Nygidius, Fabricius porte son épée à ses lèvres, puis il la jette aux pieds de l'empereur, les prétoriens paraissent, l'empereur leur désigne les chrétiens. Pompelius et Nygidius remontent.*)

Fin du Troisième Acte

RIDEAU

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

ACTE QUATRIEME

(Au lever du rideau un garde traverse la scène; il porte des chaines, des instruments de torture. Au loin, le bruit de la foule. Le gardien ouvre la porte, Nygidius et Fabricius entrent.)

SCENE I

FABRICIUS, SOLDATS. PEUPLE.
UN GARDIEN, PUIS NYGIDIUS

(*La foule veut envahir la prison, les soldats la repoussent et ferment la porte.*)

LE GARDIEN, (à Fabricius). — Capitaine, mes clefs ouvrent la porte du splier; elles ouvrent aussi celle de la rue, et si vous voulez fuir?

FABRICIUS. — Non, camarade, merci.

LE GARDIEN. — Alors que Dieu vous garde, capitaine.

FABRICIUS. — Dieu? Serais-tu chrétien?

LE GARDIEN. — Je le suis.

FABRICIUS. — Depuis quand?

LE GARDIEN. — Depuis le jour où vous avez arraché mon jeune fils des mains de Théocles.

FABRICIUS. — Quoi! cet enfant?...

LE GARDIEN. — C'était mon fils, capitaine. Ma vie vous appartient, vous n'avez qu'un mot à dire... et...

FABRICIUS. — Non, mon ami, allez en paix. (*Le gardien sort.*)

SCENE II

NYGIDIUS, FABRICIUS

NYGIDIUS. — Merci, frère de m'avoir protégé contre les méchants au prix même de ta vie.

FABRICIUS. — Oh! ce Lucius!...

NYGIDIUS. — Frère!

FABRICIUS. — Ce souvenir se dresse dans mon esprit comme un affreux cauchemar; il me semblait voir Satan lui-même cherchant à te saisir pour t'entraîner dans quelque lieu infâme et te précipiter ensuite dans un gouffre effroyable, un nuage de sang passa devant mes yeux... j'allais frapper. Quelqu'un arrêta mon bras... toi...

NYGIDIUS. — Je ne faisais qu'obéir à une inspiration que j'avais reçue.

FABRICIUS. — De qui?

NYGIDIUS. — De celui, qui, nuit et jour veille sur moi.

FABRICIUS. — Celui-là c'est?

NYGIDIUS. — C'est mon bon ange... tu ris, frère, pourtant ce que je dis est bien vrai. Je suis sûr qu'en ce moment même, il est tout près de moi, il ne me quitte jamais, le jour il veille sur moi, la nuit, dès que mes paupières sont closes je sens sur mon front le frôlement de ses grandes ailes blanches.

FABRICIUS. — Cet ange... tu ne l'as jamais vu?

NYGIDIUS. — Si fait.

FABRICIUS. — Quand et où l'as-tu vu?

NYGIDIUS. — Je le vois tous les soirs à l'heure du repos.

FABRICIUS. — Et... Comment est-il?...

NYGIDIUS. — Il est... comment te dirai-je? il est beau! beau! beau!

FABRICIUS. — Beau, beau, beau, cela me dit pas s'il est petit ou grand, blanc ou noir, gris ou jaune?

NYGIDIUS. — Les chevaux de mon ange brillent comme l'or, fin, et son visage rayonne de beauté, il est blanc, mais une lumière rose l'entourne.

FABRICIUS. — Cet ami céleste, tu le vois souvent?

NYGIDIUS. — Toutes les nuits, je rêve de lui! nous conversons ensemble. Souvent aussi, il m'enlève dans l'espace, et, ma main dans la sienne nous planons à travers de beaux nuages bleus et roses, plus brillants et plus beaux que notre beau soleil. C'est là sans doute qu'après notre mort, nous irons habiter.

FABRICIUS. — Oui, c'est là.

NYGIDIUS. — Si je meurs avant toi, frère, je demanderai à Dieu la faveur de tresser moi-même ta couronne; elle sera toute de fleurs, de celles qui croissent par delà les nuages dans le jardin des saints sous le sourire des anges. Et si Dieu le permet, je déposerai moi-même sur ta tête une belle couronne fleuronée d'immortelles. (*Il dort.*)

FABRICIUS. — Dors, jeune martyr, dors en attendant que le bourreau vienne réclamer ta tête. Dors et rêve à ton ange du ciel, ange

de la terre allez planer ensemble par delà les nuages bleus et roses, allez dans les jardins de Dieu voir s'épanouir les fleurs sous vos sourires.

SCENE III

LES MEMES, LE GARDIEN

LE GARDIEN, (*entrant*). — Capitaine, Lucius se dirige de ce côté.

FABRICIUS. — Qu'il vienne, nous sommes prêts.

SCENE IV

LUCIUS, (*désignant une cellule*). — Enfermez Fabricius dans cette cellule et mettez-lui les chaînes.

NYGIDIUS, (*se levant*). — Lucius!

LUCIUS, (*au gardien*). — Ne m'avez-vous pas entendu?

LE GARDIEN. — Si! (*A Fabricius*) Voici votre cellule.

FABRICIUS, (*bas au gardien*). — Protégez Nygidius contre cet homme.

LE GARDIEN. — Moi, je ne peux rien contre lui, mais sous prétexte de vous mettre les chaînes, j'entrerai dans votre cellule, vous pourrez en sortir et le protéger.

FABRICIUS. — Merci. (*Il sort.*)

SCENE V

LUCIUS, (*au geôlier*). — Sortez. (*Le gardien sort.*) Nygidius permettez-moi de rester un moment près de vous.

NYGIDIUS. — Vous me demandez une chose que vous avez résolu de faire, même malgré moi.

LUCIUS. — Non! Si vous me dites de sortir, je sortirai.

NYGIDIUS. — Alors, Lucius, sortez!...

LUCIUS. — Eh bien, oui, je vous obéirai, mais pas avant de vous avoir sauvé. Tu n'aimes donc pas la vie?

NYGIDIUS. — Si, mais je l'estime dans la proportion des moyens que le ciel me fournit pour l'accomplissement de mes devoirs envers Dieu et les hommes.

LUCIUS. — Où s'arrête l'exigence de ces devoirs?

NYGIDIUS. — Au suprême degré de l'extrême souffrance!

LUCIUS. — Mourir pour une idée, un prince.

NYGIDIUS. — Mourir pour un prince, n'est beau, mais j'estime qu'il est beaucoup

plus beau de souffrir longuement, horriblement, pour Dieu avant d'aller à lui.

LUCIUS. — Tu ne peux désirer que l'on brûle tes chairs et brise tes os pour une idée.

NYGIDIUS. — Peut-être.

LUCIUS. — La torture!... la mort!...

NYGIDIUS. — Cette mort que les méchants redoutent. Je ne la crains pas, au contraire, je la désire.

LUCIUS. — Par tous les dieux, pourquoi?

NYGIDIUS. — Pour un seul Dieu qui m'ouvriras, et toutes grandes les portes de son ciel.

LUCIUS. — Ton rêve est une chimère.

NYGIDIUS. — Le vôtre est un outrage pour moi!...

LUCIUS. — Vous me haïssez donc bien?

NYGIDIUS. — Non! je ne vous haïs pas.

LUCIUS. — Et pournat, c'est moi qui vous ai dénoncé.

NYGIDIUS. — Je le sais.

LUCIUS. — C'est encore moi qui vous ai fait conduire dans cette prison.

NYGIDIUS. — Oui.

LUCIUS. — Et vous n'avez pour moi aucun sentiment de mépris, aucune haine.

NYGIDIUS. — Aucune.

LUCIUS. — Alors pourquoi refuses-tu de me donner tes biens.

NYGIDIUS. — Ça jamais!

LUCIUS. — Pourtant!...

NYGIDIUS. — Tous mes biens iront aux pauvres.

LUCIUS. — Et toi à la mort.

NYGIDIUS. — A la vie éternelle.

LUCIUS. — Ecoutez-moi, dans un instant le Préfet, accompagné des licteurs, viendra te demander si tu persistes à adorer le Dieu des chrétiens. Il m'importe peu à moi que tu sois chrétien ou païen. Que m'importe Rome et les Romains que je déteste! Je te sauverai, en échange je n'exige rien de toi, qu'un peu de générosité!...

NYGIDIUS. — Cela vous serait impossible, vous ne pourriez que me perdre.

LUCIUS. — Mon plus grand désir, je le jure est de vous arracher à cette mort affreuse que vous subirez certainement si vous refusez de m'entendre.

NYGIDIUS. — Votre amitié pour moi est-elle bien sincère?

LUCIUS, (*avec un éclair de joie*). — Oh oui! cent fois oui!

NYGIDIUS. — Eh bien! Lucius, voici ma main, partons.

LUCIUS. — Oui, partons es-tu prêt?

NYGIDIUS. — Je le suis.

LUCIUS. — Où veux-tu que nous allions ? Quel chemin suivrons-nous ?

NYGIDIUS, (*lui montrant la croix*). — Le chemin de la croix.

LUCIUS. — La Croix !.. mais ce chemin conduit à la mort.

NYGIDIUS. — Il conduit au ciel ! êtes-vous prêt à me suivre ?

LUCIUS. — Nygidius vous vous jouez de moi.

NYGIDIUS. — Non, c'est vous qui avez voulu me tromper, votre amitié n'était pas sincère.

LUCIUS. — L'amour ne peut pas exister dans la mort.

NYGIDIUS. — Il existe au-delà du tombeau.

LUCIUS. — Vos paroles ont pour moi un sens magique que je n'entends pas.

NYGIDIUS. — Parce que vous êtes aveugle et sourd.

LUCIUS, (*le gardien entre et se dirige vers la cellule de Fabricius*). — Où allez-vous ?

LE GARDIEN. — Je vais mettre les chaînes au prisonnier.

LUCIUS. — C'est inutile sortez ! (*Au gardien qui s'éloigne.*) Un instant la porte de cette cellule est-elle fermée à clef ?

LE GARDIEN. — Non.

LUCIUS, (*à part*). — Imprudent. (*Haut.*) Fermez-là.

LE GARDIEN, (*ouvrant la porte*). — Capitaine, j'ai ouvert votre porte. Veillez sur Nygidius.

LUCIUS, (*au gardien*). — Allez !.. (*Le gardien sort. On entend des voix dans les coulisses.*) Qu'y a-t-il encore ?

LE GARDIEN, (*entrant*). — Un homme demande à vous parler.

LUCIUS. — Je ne veux pas l'entendre. Retirez-vous.

LE GARDIEN. — Il se dit porteur d'un ordre de l'empereur.

LUCIUS. — De l'empereur !..

LUCIUS. — Nygidius, entrez dans votre cellule... (*Il obéit.*) Maintenant, faites le venir. (*Le gardien fait entrer Theocles déguisé.*)

SCENE VI

LUCIUS et THEOCLES

LUCIUS. — Qui êtes-vous ?

THEOCLES, (*ôtant sa fausse barbe,*)

— Je suis ton complice, mon cher Lucius.

LUCIUS, (*à part*). — Théoclès, je l'avais oublié.

THEOCLES. — Nous nous sommes entendus, pour découvrir et dénoncer les chrétiens. Deux personnes de cette secte sont ici en ce moment, une là et l'autre là. Dans une heure elles seront mortes toutes deux et l'empereur te mettra en possession de leurs biens.

LUCIUS. — Je n'ai rien reçu de Maximien.

THEOCLES. — Non, mais tu recevras et quand tu auras reçu quelle sera ma part ?

LUCIUS. — Je ne te comprends pas...

THEOCLES. — Combien de ces terces me donneras-tu ?

LUCIUS. — Pas un seul.

THEOCLES. — Et si je dis à l'empereur que c'est moi qui t'ai appris que Nygidius est chrétien.

LUCIUS. — Il ne te croira pas.

THEOCLES. — Mais... si je lui apprends que celui qui a voulu l'assassiner se nomme Lucius... ?

LUCIUS, (*avançant sur Théoclès*). — Ha ! prends garde misérable !

THEOCLES, (*s'armant d'un poignard*). — Prends garde toi même. Tu vois, j'ai pris mes précautions, je suis venu ici sous un déguisement, et si je te coupe la gorge on ne saura jamais qui t'aura tué.

LUCIUS. — C'est vrai, mais si, au contraire, c'est moi qui t'égorge on ne saura pas davantage, qui j'aurai tué. (*On entend au loin une porte qui tourne sur ses gonds.*) Attention. On vient... (*Theoclès tourne le dos à Lucius qui lui plonge son poignard dans les reins... Théoclès tombe... sans un cri, la face contre terre, Lucius le retourne du pied et le frappe au cœur.*) Maintenant, tu es payé Théoclès, ta bouche muette pour toujours ne dira jamais à l'empereur le nom de son agresseur.

SCENE VII

LUCIUS, LE PREFET, LE GARDIEN, SOLDATS

LUCIUS. — Le Préfet... s'il reconnaît son fils, je suis perdu.

LE PREFET. — Lucius, je vous salue. N'avez-vous point vu mon fils aujourd'hui ?

LUCIUS. — Non Préfet.

LE PREFET, (*apercevant le cadavre*). — Qui donc est là par terre ?

LUCIUS. — C'est un chrétien qui vient de se donner la mort.

LE PREFET. — Ce n'est pas leur habitude. (*Au gardien.*) Le connaissez-vous?

LE GARDIEN. — Non Préfet. Cet homme est entré ici il n'y a qu'un instant, il voulait, disait-il parler à Lucius.

LE PREFET. — Oh! vous le connaissez?

LUCIUS. — Oui. C'est-à-dire, je l'ai connu autrefois en Asie... mais j'ignorais qu'il fut à Rome, ayant entendu parler de l'édit impérial touchant les chrétiens il venait me demander protection, sur ma réponse que je ne protège jamais ces gens-là, il s'est donné la mort.

LE PREFET, (*aux soldats*). — Enlevez ce cadavre... Où est le jeune chrétien?

LE GARDIEN. — Dans sa cellule.

LE PREFET. — Amenez-le devant moi. (*Le gardien sort.*)

SCENE VIII

NYGIDIUS, le PREFET, le GARDIEN
LUCIUS

LE PREFET. — Etes-vous chrétien?

NYGIDIUS. — Je le suis.

LE PREFET. — Persistez-vous à adorer le Dieu des chrétiens?

NYGIDIUS. — Oui!

LE PREFET. — Qu'il soit décapité sur le champ. (*Les soldats vont le saisir.*)

LUCIUS, (*s'interposant*). — Préfet, permettez-moi de rester un moment seul avec le prisonnier, je pense pouvoir le ramener à de meilleurs sentiments envers nos dieux.

LE PREFET. — Je crains que vous n'interveniez en vain, cependant je vous accorde cette faveur. (*Le Préfet et les soldats sortent.*)

SCENE IX

LUCIUS. — Nygidius, le moment suprême est arrivé, vous allez mourir.

NYGIDIUS. — Oui, je vais mourir... pour renaître ensuite et revivre éternellement.

LUCIUS. — Si j'employais la torture?

NYGIDIUS. — Faites, ce sera un fleuron de plus que vous ajouterez à ma couronne.

LUCIUS. — Alors à nous deux. (*Il se dirige vers Nygidius; celui-ci traverse la scène poursuivi par Lucius, Nygidius entre dans la cellule de Fabricius.*)

LUCIUS. — Fabricius.

FABRICIUS. — A son retour, le Préfet apprendra de ma bouche le nom de celui qui a tué son fils.

LUCIUS, (*à part*). — Il a tout entendu.

FABRICIUS. — Et l'empereur saura qui a tenté de l'assassiner.

LUCIUS, (*à part*). — Si cet homme parle avant de mourir je suis perdu, mais il ne parlera pas. (*Haut.*) Fabricius je ne lutterai pas avec vous plus longtemps je ne nierai pas non plus avoir commis les crimes dont vous m'accusez car je sais que vous avez entendu ce qui s'est dit ici entre Théoclès et moi... je suis vaincu et je cède... commandez-moi, je vous obéirai.

FABRICIUS. — Je n'ai pas à vous commander.

LUCIUS. — Alors vous êtes bien décidé à vous venger.

FABRICIUS. — Si j'avais voulu me venger il y a longtemps que tu serais mort.

LUCIUS. — Cependant, si vous me dénoncez au Préfet, je mourrai.

FABRICIUS. — Oui, mais si tu consens à quitter à l'instant cette prison je garderai le silence sur tes crimes passés.

LUCIUS. — J'y consens et je pars... mais quel est donc le mystérieux talisman qui vous fait toujours triompher de vos ennemis?

FABRICIUS. — La croix!

LUCIUS. — La croix... (*A part.*) Nous verrons bien si la croix sera plus puissante que mon poignard. (*Haut.*) S'il existe un moyen de vous arracher d'ici dites le moi, et je l'emploierai à vous sauver.

FABRICIUS. — Le seul moyen serait de vous dénoncer à l'empereur mais je ne veux pas racheter ma vie aux prix de la vôtre.

LUCIUS. — Je vous laisse... (*Il va pour sortir, puis revient vers Fabricius qui le regarde avec défiance. Dès que Lucius lui prend la main comme pour lui faire ses adieux il se rassure.*) Votre foi m'a vaincu, demain je serai chrétien.

FABRICIUS. — Votre retour au bien me cause une joie immense.

LUCIUS, (*qui a ramassé le poignard de Théoclès frappe Fabricius*). — Les morts seuls ne parlent pas. (*Regardant Fabricius étendu à ses pieds.*) Mon poignard a triomphé de ta croix.

NYGIDIUS. — Frère, attends-moi j'irai bientôt te rejoindre... (*Il dépose une croix sur la poitrine de Fabricius.*)

SCENE X

LUCIUS, NYGIDIUS, FABRICIUS
(*Par terre*), AURELIEN, le
GARDIEN

AURELIEN. — Où est Fabricius?

NYGIDIUS. — Regarde, Lucius l'a tué.

AURELIEN. — Mort... il est mort...
(*Il s'agenouille et pleure.*)

LUCIUS. — Soldats je vous ai épargné de la besogne. Cependant si cet homme respire encore donnez-lui le coup de grâce.

LE GARDIEN, (*bas à Aurélien*). — Il respire encore.

AURELIEN. — Ha!...

LUCIUS. — Eh bien?

LE GARDIEN. — Il est mort.

AURELIEN, (*bas*). — Sauvez-le.

LE GARDIEN. — Je crains qu'il ne soit trop tard.

AURELIEN. — Ne le quittez pas veillez sur lui. Je veillerai sur Nygidius. (*On emporte Fabricius.*)

SCENE XI

LUCIUS, AURELIEN, NYGIDIUS,
SOLDATS

NYGIDIUS. — Aurélien je suis heureux de te revoir encore une fois avant de mourir.

LUCIUS. — Pourquoi avez-vous laissé entrer cet homme.

AURELIEN. — J'espère, Lucius, que vous voudrez bien me laisser un moment avec mon cousin.

LUCIUS. — Faites sortir cet homme.

AURELIEN. — Ah... misérable!
(*Aux soldats, qui l'entraînent.*) Non laissez moi je veux le voir un instant un seul instant.

LUCIUS. — Allez! (*On entraîne Aurélien.*)

SCENE XII

LUCIUS. — Eh bien! si ton Dieu est aussi puissant que tu le prétends qu'il vienne t'arracher à la mort. (*Un ange apparaît et protège Nygidius.*)

Fin du Quatrième Acte.

RIDEAU

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

ACTE CINQUIEME

Même décor qu'au 3e Acte.

SCENE I

L'EMPEREUR, LE PREFET, COUR-
TISANS, SOLDATS, ETC.

L'EMPEREUR. — Tout cela est étrange... bien étrange et que faisait Lucius?

LE PREFET. — Il était étendu par terre et privé de ses sens.

L'EMPEREUR. — Comment le jeune chrétien est-il mort?

LE PREFET. — Sans frayeur, sans un mot, sans un geste.

L'EMPEREUR. — Oui, c'est ainsi que meurent tous ces infâmes chrétiens, ils vont à la mort comme nous irions au festin. Bien souvent ils n'auraient qu'un mot à dire pour être sauvés, mais ces fous préfèrent mourir que de renoncer à leur folle croyance, et ils meurent en chantant. Te rappelles-tu Préfet, à la dernière fête, cette jeune fille qui, au moment où le lion lui enfonçait ses griffes dans la poitrine se mit à chanter d'une voix qui dominait le tumulte de l'arène: "Je viens à toi, mon fiancé..." Qui pouvait bien être ce fiancé?

LE PREFET. — Un être imaginaire, César.

L'EMPEREUR. — Oui, tous ces chrétiens sont fous.

SCENE II

LES MEMES, LUCIUS.

LUCIUS, (*entrant*). — Divin Maximien, je te salue!

L'EMPEREUR, (*à Lucius*). — Tu es bien soucieux, serais-tu souffrant?

LUCIUS. — Oui, César.

L'EMPEREUR. — De quoi souffres-tu?

LUCIUS. — Je ne saurais le dire.

L'EMPEREUR. — Pourquoi?

LUCIUS. — Parce que je l'ignore moi-même.

L'EMPEREUR. — Ah! mais que s'est-il donc passé entre toi et les chrétiens?

LUCIUS. — Il me serait impossible de l'expliquer, je conversais avec Aurélien lorsque je fus pris d'un malaise que je ne saurais définir.

L'EMPEREUR. — A quoi attribues-tu ce malaise?

LUCIUS. — A mon cerveau malade de la fièvre.

L'EMPEREUR. — Et Fabricius, qu'en as-tu fait?

LUCIUS. — Il a osé blasphémer contre toi, et je l'ai tué.

L'EMPEREUR. — Blasphémer contre moi. Lui!... ah!... l'ingrat, moi qui l'ai toujours traité comme un fils, tu as bien fait de le tuer, mais, comment as-tu fait, toi, Lucius, pour vaincre l'invincible Fabricius? Ah oui... je me souviens, il était sans arme.

LUCIUS. — Il était comme moi armé d'un poignard.

L'EMPEREUR. — Alors, il était enchaîné?

LUCIUS. — Non, César!...

L'EMPEREUR. — Tu mens!... si tu avais combattu Fabricius à armes égales tu ne serais pas ici... Lucius je n'aime pas les menteurs, si tu tiens à la vie dis-moi la vérité.

LUCIUS. — Je jure sur nos divinités...

L'EMPEREUR. — Tu mens, te dis-je! Hier encore, vous étiez dix contre lui et il vous a tous vaincus?

PHYLOGOR, (*à Lucius*). — Tu as eu tort de tuer Fabricius.

LUCIUS. — Je ne crois pas.

PHYLOGOR. — Lui as-tu tranché la tête?

LUCIUS. — Oui.

PHYLOGOR. — Alors prends garde à la tienne!...

LUCIUS. — César approuve ce que j'ai fait.

PHYLOGOR. — Non.

LUCIUS. — Si!

PHYLOGOR. — N'est-ce pas César, que Lucius a eu tort de tuer Fabricius?

L'EMPEREUR. — Pourquoi?

PHYLOGOR. — Parce que Confucius nous défend de trancher la tête du prochain.

L'EMPEREUR. — Confucius ne m'empêchera pas de trancher la tienne.

PHYLOGOR. — Ah!... la philosophie de Confucius.

L'EMPEREUR. — Phyllo!

PHYLOGOR. — Est belle... et...

L'EMPEREUR. — Assez!

PHYLOGOR. — Sublime...

L'EMPEREUR. — Liecteurs!...

PHYLOGOR. — Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd la tête. (*Il sort.*)

SCENE III

LES MEMES, PLUS MARIUS.

MARIUS. — César, le fils de Claudius sollicite l'honneur de te présenter ses hommages.

L'EMPEREUR. — Aurélien!... Je ne veux pas le voir. Cependant... qu'en penses-tu, Préfet?

LUCIUS. — Divin Maximien. Ne le reçois pas.

L'EMPEREUR. — Ce n'est pas à toi que je m'adresse! (*A Marius.*) Qu'il entre.

SCENE IV

LES MEMES, AURELIEN.

L'EMPEREUR. — Que veux-tu?

AURELIEN. — Je viens présenter mes hommages au divin Maximien...

L'EMPEREUR. (*il regarde un moment Aurélien répondre. Tous les yeux sont fixés sur Maximien.*) — Si Fabricius avait agi comme toi, il ne serait pas aujourd'hui dans la tombe.

AURELIEN. — C'est pour vous parler de lui, que je suis venu.

L'EMPEREUR. — Me parler de Fabricius?... Ah oui, tu viens me demander de te donner ses biens.

AURELIEN. — Non, César... (*Bruit de la foule au loin.*)

L'EMPEREUR. — Préfet, allez vous enquérir de la cause de ce bruit. (*Le Préfet sort.*)

SCENE V

LES MEMES, MOINS LE PREFET

AURELIEN. — Ce n'est pas de moi, seigneur, qu'il s'agit.

L'EMPEREUR. — Ah!... et de qui?

AURELIEN. — De celui qui a promené par toute la terre le victorieux étendard de Maximien; de celui qui a vaincu les ennemis de César et a su raffermir son trône chancelant.

L'EMPEREUR. — Celui qui a fait toutes ces choses a été tué par Lucius. (*Le bruit se rapproche.*)

SCENE VI

LES MEMES, LE PREFET.

LE PREFET. — César, le peuple menace de se révolter.

L'EMPEREUR. — Par Jupiter! où sont mes soldats, mes gardes, mes archers? qu'attendent-ils pour faire taire cette vile plèbe?

LE PREFET. — Divin Maximien, ils attendent tes ordres.

L'EMPEREUR. — Quelle est la cause de leur mécontentement?

LE PREFET. — Le peuple qui aimait beaucoup Fabricius vient d'apprendre sa mort.

L'EMPEREUR. — Il fallait dire que ce misérable était chrétien.

LE PREFET. — C'est ce que j'ai essayé de leur faire entendre, mais ils n'ont pas voulu m'écouter, ils prétendent que Fabricius était leur défenseur et Nygidius l'ami des pauvres.

L'EMPEREUR. — Ils mentent!... Les Romains n'ont pas d'autres défenseurs, d'autre soutien, d'autre ami, que leur empereur... mais que prétendent-ils, que veulent-ils?

LE PREFET. — Ils demandent Fabricius.

L'EMPEREUR. — Fabricius est mort.

LE PREFET. — Oui, César, (*Cris.*)

L'EMPEREUR. — Préfet, parle à ces misérables...

LE PREFET. — Que leur dirai-je?

L'EMPEREUR. — Dis-leur que demain je ferai distribuer à mon peuple des vêtements et des vivres.

(*Le Préfet se montre au peuple... bruit.*)

LE PREFET, (*revenant aussitôt.*) — Ils vont envahir le Palais... (*Cris et bruit de bois qui se brise.*) Qu'ordonne César?... le danger menace!... devons-nous attaquer?

L'EMPEREUR. — Non! je veux auparavant, parler à ces démons. Fais entrer leur chef.

LE PREFET. — Mais César ne crains-tu pas?...

L'EMPEREUR. — Maximien n'a rien à craindre de son bon peuple romain.

SCENE VII

LES MEMES, UN TRIBUN.

L'EMPEREUR, (*la foule se tient dans la coulisse.*) — Romains! nobles concitoyens, vos cris sont parvenus jusqu'à moi, cependant j'ignore encore la cause de votre mécontente-

ment, dites-moi vos griefs et Maximien se rendra à son peuple.

LE ROMAIN. — Nous voulons Fabricius. (*Au dehors, cris, huées.*)

L'EMPEREUR, (*à mi-voix*). — Un seul homme aurait pu disperser ces démons et il est mort, tué par toi, misérable. (*Cris.*)

LE ROMAIN. — Qu'on nous rende Fabricius.

L'EMPEREUR. — Lucius, dis-leur donc que c'est toi qui l'as tué.

LUCIUS. — C'est moi qui l'ai tué, César, mais c'est toi qui l'as condamné. (*Cris.*)

L'EMPEREUR. — Mais il faut à tous prix calmer ce peuple, que faire?

LE PREFET. — Dis-leur que Fabricius n'est pas mort.

L'EMPEREUR. — Tu as raison, cela nous donnera le temps d'aviser à autre chose. Nobles Romains! vous m'accusez d'avoir fait tuer celui que vous aimez et cependant je puis vous affirmer que Fabricius n'est pas mort.

LE ROMAIN. — Si Fabricius n'est pas mort, qu'il se montre à nous. (*Ces paroles sont répétées par la foule.*)

L'EMPEREUR. — Que disent-ils?

LE PREFET. — Si Fabricius n'est pas mort qu'il se montre à eux.

L'EMPEREUR. — Peuple! calme ton courroux, reviens ce soir, tu verras Fabricius vivant.

LE ROMAIN. — Nous reviendrons. (*Il sort. La foule répète "Nous reviendrons".*)

SCENE VIII

LES MEMES MOINS LE TRIBUN

L'EMPEREUR. — Lucius, je vois que tu te soucies fort peu de mon repos et de ma vie... La plèbe ose me menacer et tu ne trouves rien pour me protéger, tu ne fais rien pour me défendre!

LUCIUS. — Commande César, et j'obéirai.

L'EMPEREUR. — Mets-toi à la tête de mes gardes et massacre tous ces misérables séditionnaires.

LUCIUS. — Je sais un moyen plus sûr de calmer ce peuple acharné contre toi.

L'EMPEREUR. — Quel est ce moyen?

LUCIUS. — Fais disparaître celui qui, pour venger la mort de son père, a soulevé les Romains contre toi.

L'EMPEREUR. — Qui accuses-tu de ce crime infâme?

LUCIUS, (*avec ironie*). — Le noble et repentant Aurélien.

L'EMPEREUR, (*à Lucius*). — Ne vient-il pas de se soumettre à ma volonté?

LUCIUS. — Oui, divin Maximien, afin que tu ne puisses le soupçonner d'être la cause de ce trouble.

AURELIEN. — Ah...

L'EMPEREUR. — Tu trembles, Aurélien.

AURELIEN. — Oui, je tremble, l'audace et l'hypocrisie de cet assassin me font peur.

L'EMPEREUR. — Assassin, dis-tu?

AURELIEN. — Oui, assassin! Celui qui, un jour a tenté de vous tuer.

L'EMPEREUR. — Eh bien?

AURELIEN, (*désignant Lucius*). — Le voilà.

L'EMPEREUR. — Lui?

LUCIUS. — César, fais taire ce misérable.

AURELIEN. — Préfet, tu ignores ce qu'est devenu ton fils?

PREFET. — Où est-il?

AURELIEN. — Lucius l'a tué.

L'EMPEREUR, LE PREFET. — Infâme!

LUCIUS. — Vous ne voyez donc pas que ce fourbe est en démeance, qu'il ne sait ce qu'il dit... qu'il invente... qu'il cherche à me perdre pour se sauver lui-même.

L'EMPEREUR. — Qui donc m'apprendra la vérité?

SCENE IX

LES MEMES, FABRICIUS.

FABRICIUS, (*pâle et se soutenant à peine*). — Moi!

TOUS. — Fabricius!

LUCIUS. — Fabricius vivant!

FABRICIUS. — La croix qui sauve a triomphé du poignard qui tue.

L'EMPEREUR. — Fabricius, qui dois-je punir?... Aurélien ou Lucius.

FABRICIUS. — César, celui qui a osé lever la main sur toi, celui qui a tué Théocles et qui m'a lâchement assassiné, (*montrant Lucius*) le voilà.

L'EMPEREUR. — Saisissez-le... (*Deux soldats s'emparent de Lucius.*) Préfet, cet homme appartient au bourreau et souviens-toi qu'il n'y a pas de mort assez cruelle pour ce misérable.

LE PREFET. — Sois tranquille, César, j'ai mon fils à venger.

L'EMPEREUR. — Fabricius, dis-moi comment il se fait que tu es ici?

FABRICIUS. — Tu m'as condamné César, je t'apporte ma tête.

L'EMPEREUR. — Et moi, je t'accorde la vie.

FABRICIUS. — Il est trop tard.

L'EMPEREUR. — Non, Fabricius! je ne vaine pas que tu meures.

FABRICIUS, (*chancelant*). — Ah!... mes forces m'abandonnent. (*On lui apporte un siège.*)

LUCIUS. — Misérable!... tu m'as perdu, mais ma vengeance est accomplie tu meurs tué de ma main! (*Avec rage.*) Mon poignard a vaincu ta croix.

FABRICIUS. — Tu te trompes Lucius, la croix triomphe même dans la mort.

AURELIEN. — Fabricius, ta blessure s'ouvre et ton sang coule.

FABRICIUS, (*regardant sa blessure*). — Enfin, je vais mourir... cette blessure est pour moi la porte de l'Éternité; elle s'ouvre pour laisser passer mon âme.

AURELIEN. — Fabricius, ne m'abandonne pas! je veux te suivre.

FABRICIUS. — Oui, tu me suivras mais plus tard.

AURELIEN. — Dieu est puissant... il te sauvera.

FABRICIUS. — C'est pour lui que je meurs.

AURELIEN. — Si tu me laisses seul sur la terre qui me soutiendras, qui me montreras le chemin?

FABRICIUS, (*lui donnant une croix*). — Cette croix te conduiras vers moi, vers Nygidius, vers Dieu... le moment est venu, je vais partir, je ne sais pas si elle est prête... (*Se soulevant.*) Je...

AURELIEN. — Que vois-tu?

FABRICIUS. — Je vois une immense croix dont le pied touche à la terre et dont l'appui est dans le ciel... les bras de cette croix s'élargissent et embrassent l'univers qui s'incli-

ne devant elle... l'amour a vaincu la haine... la croix a triomphé du glaive. (*Il tombe épuisé.*)

AURELIEN. — Ah... César... il se meurt... (*Bruit de la foule.*)

L'EMPEREUR. — Il se meurt?... le peuple revient pour voir Fabricius vivant...

FABRICIUS. — Qu'il vienne, je lui parlerai.

L'EMPEREUR. — Tes forces te trahiront?

FABRICIUS. — Non!

L'EMPEREUR. — En voyant ta blessure ils voudront savoir...

FABRICIUS. — Ils ne la verront pas. (*Il essaie de se lever.*)

L'EMPEREUR. — Soldats, soutenez votre capitaine.

FABRICIUS. — Non, laissez... Maintenant qu'ils viennent. (*Le chef des Romains entre.*)

LE ROMAIN. — Où est Fabricius?

FABRICIUS. — Me voici!... L'empereur est un peu souffrant... permettez qu'il se repose... allez mes amis... et soyez tranquilles.

LE PEUPLE. — Vivat Maximien! (*Fabricius tombe mort.*) Fabricius n'est pas mort!

AURELIEN, (*agenouillé près de Fabricius*). — César, Fabricius est mort.

L'EMPEREUR, (*se levant*). — Je le regrette et pleure sa perte... (*Etendant la main vers Fabricius.*) Dors en paix, toi qui fus le premier à faire jaillir de mon cœur de pierre, une larme de pitié.

APOTHEOSE

FIN

*LES MEILLEURS AUTEURS
LES MEILLEURS OUVRAGES
LES BEAUX LIVRES
SE TROUVENT
AUX EDITIONS
EDOUARD GARAND*

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE ROMAN CANADIEN

- | | |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine
(3ième édition 75 c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin
(2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé) | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache
(2ième édition) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsia | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race
(2ième édition) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice | Par André Jarret |
| 16.—L'Associée Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre de Bffrol | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchot de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digue Dorée
(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Illes | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Coeur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Empoisonneur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramèle | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Ile au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—Jean de Breboeuf | Par Jean Féron |

Prix: chaque volume, 25c

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423, 1425, 1427 RUE SAINTE-ELISABETH

Casier postal 969 ——— Tél. LANcaster 6586

MONTREAL.

LE THEATRE CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-25-27, rue Ste-Elisabeth
Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* Par Jean Féron
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire*. Par Alexandre Huot
3 actes. Inédit.
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon Commis-Voyageur*.
Par le Chevalier E. Corriveau
3 actes. Inédit.
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-Tête*. Par Oscar Séguin
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* Par Paul Coutlée
Pièce en un acte.
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* Par A. H. de Tremandan
Pièce en 3 actes.
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations*. Par Armand Leclair
Pièce en 5 actes.
- 8.—*Le Triomphe De La Croix* Par Julien Daoust
Pièce en 5 actes.
Pour hommes seulement
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache* Par L.-N. Senécal
Drame en 5 actes et 8 tableaux.

Quelques Ouvrages Nouveaux des Editions Edouard Garand

Trente ans, rue Saint-François-
Xavier ou ailleurs.

par:

Mme FRANCOEUR

Prix: 75c 1 vol.

Voici un volume que l'on peut offrir
au public en disant:

"Garanti vous intéresser ou argent
remis".

"Etienne Parent, Wilfrid Laurier",
Etc., etc., etc.

par:

BENJAMIN SULTE

Prix: 75c 1 vol.

La Maison Garand en entreprenant
la publication des *Mélanges Histori-
ques*" continue une oeuvre patriotique
digne de son initiative.

"Ma cousine Mandine"

Roman Canadien, par:

N. M. MATHE

Prix: 75c 1 vol.

Après deux éditions dans "le Roman
Canadien" voilà ce grand succès im-
primé sous un journal de luxe.

"Mélodies Poétiques"

par:

WILFRID PROULX

Prix: 50c. 1 vol.

M. Wilfrid Proulx vient de gagner
le grand prix de poésie des Chevaliers
de Colomb.

"L'homme à la Physionomie
Macabre"

par:

MOISETTE OLIER

Prix: 75c 1 vol.

Un volume qui vient de connaître la
faveur du public. En effet il ne reste
que quelques exemplaires à offrir à
l'Elite.

"La Terre que l'on défend"

par:

HENRI LAPOINTE

Prix: 75c 1 vol.

"Pour les âmes bien nées la valeur
n'entend pas le nombre des années."
Voilà ce qu'on peut dire de l'au-
teur de ce Roman à la fois patriotique
et sentimental.

"A Fleur de Peau"

par:

RAYMOND GODIN

Prix: 75c 1 vol.

Un recueil d'observations fines qui
égratigne "A Fleur de Peau", sans
faire aucun mal.

"Contes pour la Jeunesse"

par:

FRANCOISE MORIN

Prix: 50c 1 vol.

Un auteur de douze ans, voilà ce qui
promet et le public peut juger ce que
promet ce livre.

Quatre Catalogues différents: -

1. — Ouvrages Canadiens.
2. — Bibliothèque Nationale.
3. — Les Romans Canadiens.
4. — Le Théâtre Canadien.

Faites venir les catalogues en spécifiant le genre de littérature que vous préférez.



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423 - 1425 - 1427 rue Sainte-Elisabeth,

MONTREAL

La maison qui aide le plus les auteurs canadiens.

*ETRE EDITE CHEZ
EDOUARD GARAND
EST UNE MARQUE
DE DISTINCTION.*